

heur, les souvenirs en seront l'autre moitié.

Pour elle, toute résignée qu'on l'a déjà vue à la mort d'Albert, elle n'a jamais dit : Parfois j'aimerais mieux le voir mort que de le savoir heureux sans moi. Au contraire, en ces jours d'incertitude de l'avenir dont je parlais tout-à-l'heure, elle écrivait à Albert :

"Au nom de Dieu, et si vous m'aimez, soyez heureux, soyez heureux à tout prix, à mes dépens, de quelque manière que ce soit, pourvu que cela n'offense pas Dieu. C'est pourquoi il ne faut affliger votre père en rien ; faites tout ce qu'il veut et quand il le voudra. Aimez-en une autre, je vous jure que j'aimerais mieux vous savoir heureux en aimant une autre que triste en continuant à m'aimer. Votre bonheur, quel qu'il soit, fera le mien." (P. 77.)

Et un peu plus tard elle écrivait dans son journal :

"Je sens avec bonheur cependant que mon amour n'a subi aucune altération, et je puis dire, ô mon Dieu ! que je suis prête à tout supporter, pourvu qu'Albert soit heureux ; seulement, je ne veux pas qu'il le soit aux dépens de ceux que je chéris. Si donc, ô mon Dieu ! tu as décidé que nous ne pouvions pas être heureux ensemble, donne—à lui, l'oubli, une heureuse inconstance, et un bonheur sans regrets et sans remords avec une autre, mais qu'elle soit digne de lui, ô mon Dieu ! — et à moi, laisse-moi un peu de courage pour ne pas ennuier les autres de ma mélancolie, et une entière résignation à ta volonté, mon Dieu ! pour qu'en mourant je puisse espérer retrouver un jour, au ciel ceux que je chéris ici-bas." (P. 136-137.)

Ainsi, bien avant la maladie d'Albert, elle confiait déjà ses plus chères espérances à la mort. Le caractère, bienfaisant de la mort est trop méconnu même des chrétiens. La mort réunit bien plus qu'elle ne sépare ; elle réunit ceux qui étaient restés ici-bas à ceux qui étaient partis en avant, elle réunit ceux qui étaient séparés par toutes les circonstances, quelques fois par tous les devoirs de la vie, elle renoue les amitiés rompues qui ont été empêchées de se renouer sur la terre. Alexandrine ne prévoyait pas encore la maladie si prochaine et la mort si prématurée d'Albert, mais elle craignait de rencontrer quelque obstacle invin-

cible à leur mariage. (Tant notre sagesse nous trompe alors même que nous défiant des illusions, nous nous préparons à voir avorter nos projets !) Mais la pensée de la mort ôtait toute leur amertume à ces sombres pressentiments : chaque jour de la vie pouvait lui apporter une douleur nouvelle, elle voulait se résigner entièrement à la volonté de Dieu, renoncer, s'il le fallait, à jamais revoir Albert ici bas, pour mériter de retrouver un jour au ciel tous ceux qu'elle aimait.

Il ne faut pas trop croire les amants dans leurs espérances ni dans leurs craintes. Leurs espérances et leurs craintes sont sincères ; mais ils espèrent aisément tout ce qu'ils désirent, et ils craignent souvent sans raison tout ce qui affligerait leur amour. L'opposition des deux familles au mariage d'Albert et d'Alexandrine ne fut jamais très vive. Elle fut même plutôt une éventualité dont les deux jeunes gens se préoccupaient, qu'une réalité sérieuse. Alexandrine avait connu madame et mesdemoiselles de La Ferronnays bien avant de connaître Albert, et une intimité très tendre s'était établie entre les jeunes filles pendant l'ambassade de M. de La Ferronnays à Saint-Petersbourg. Dès que madame d'Alopeus vit Albert, elle remarqua qu'"il avait tout un ciel dans ses yeux." Cette première impression ne présageait rien de fâcheux. M. de La Ferronnays, avant de couronner leur amour, voulait le mettre à l'épreuve par quelque retard. Il s'inquiétait bien aussi un peu de la médiocrité de fortune qui les attendait. Mais il n'accorda jamais assez à cette prudence un peu vulgaire, encore que légitime, pour prononcer ce mot d'impossible qui condamne au désespoir ceux qui aiment. Ce mot-là, c'est Albert qui le dit lui-même dans une lettre